Ami du Clergé du 18 août-1er septembre 1938

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la Nativité de la T. S. Vierge. — Caractères spéciaux de cette fête, 465.
Instructions du dimanche. — LI. *16e Dim. après la Pentecôte :* Une adroite leçon d'humilité, 466.
Pour la fête de N.-D. des Sept-Douleurs. — Une lumière et un encouragement, 468.
Pour une fête patronale d'apôtre. — L'apostolat des chrétiens d'aujourd'hui, 469.
Sujets de circonstance. — *Pour les Noces d'or de plusieurs religieuses :* Ce qui passe et ce qui ne passe pas, 471.
Allocutions de mariage. — IV. Joie, félicitations, bénédictions, 473.
Varia. — Les diverses espèces de chrétiens, 475.
Pour prêcher sur l'Histoire Sainte. — XLIII. Abdias, Jonas, Michée, 476. — XLIV. Nahum, Habacuc, Sophonie, 478.
Le mot sur la Sainte Vierge. — Apparitions de la T. S. Vierge au Curé d'Ars, 480.

POUR LA NATIVITE DE LA T. S. VIERGE

CARACTÈRES SPÉCIAUX DE CETTE FÊTE

Mes bien chers frères,

Les temps étaient proches où les promesses de Dieu à l'humanité allaient se réaliser et s'accomplir les oracles des prophètes, qui pendant des siècles avaient tenu le cœur du peuple d'Israël en suspens. Le Verbe éternel allait quitter les splendeurs célestes et descendre en notre humanité ; il allait se faire chair et habiter parmi nous.

Dieu avait choisi Joachim et Anne pour être les parents de la Vierge admirable de qui devait naître le Sauveur du monde. Il avait entendu la prière que ces saints époux ne cessaient de lui adresser afin qu'il plût à sa bonté toute-puissante de les délivrer de l'opprobre de la stérilité qui pesait sur eux.

Et le jour qui correspond à notre 8 septembre, en l'année 733 après la fondation de Rome, si nous en croyons des chronologies autorisées, dans la petite maison de Nazareth où le Christ lui-même devait prendre notre chair, vint au monde une enfant privilégiée, la Vierge Marie.

Chaque année, depuis de longs siècles, l'Eglise en célèbre l'anniversaire avec une solennité toute spéciale, qui en fait une fête exceptionnelle ; et nous pouvons dire que c'est à juste titre, puisque cette naissance de la Vierge Marie fut comme l'aurore de la Vérité réapparaissant sur la terre.

I. — *La Nativité de Marie est une fête exceptionnelle*

On a proclamé que tous les hommes sont égaux devant la loi. A la vérité, la parfaite égalité des hommes entre eux ne se retrouve qu'en deux points : à la naissance et à la mort. Durant leur vie, les hommes sont habiles à détruire cette égalité, et leur vanité est industrieuse quand il s'agit de se créer des distinctions. Mais quoi qu'ils fassent, ils se sont trouvés et ils se retrouvent un jour au même point sur le même rang : à la naissance et à la mort. Ils naissent tous enfants d'Adam, souillés du péché de leur premier père. Ils meurent tous pour retourner dans la terre d'où ils sont sortis. Et tous peuvent répéter la parole du Patriarche de l'Ecriture : « Nu je suis sorti du sein de ma mère, et nu je rentrerai dans le sein de la terre. » (Job, I, 21).

Chez les saints pourtant, nous trouvons une certaine différence, sinon dans la mort elle-même, mais dans les suites de la mort. Sans doute ils naissent enfants d'Adam, lourdement chargés de la tare originelle. Sans doute ils meurent pour subir l'arrêt de mort qui, à cause du péché, a été prononcé par Dieu sur la race humaine. Mais leur mort est glorieuse ; elle est une entrée dans la véritable vie, ou, pour employer le langage même de l'Eglise, elle est une véritable naissance, car l'Eglise, à juste titre, considère leur tombeau comme un berceau de gloire et elle appelle jour natal, *natalis dies,* le jour de leur trépas.

Mais si nous honorons les saints au jour de leur mort, parce qu'il est en quelque sorte leur naissance à la véritable vie, à la vie éternelle, nous ne pouvons pas honorer leur naissance terrestre, parce qu'à cette naissance pèse encore sur eux le péché originel et qu'ils sont encore esclaves du démon.

Nous ne connaissons à cette règle générale que deux exceptions ; deux naissances terrestres seulement nous apparaissent comme sanctifiées, et l'Eglise les honore toutes deux par une fête spéciale. C'est d'abord la naissance de S. Jean-Baptiste, délivré dans le sein maternel du péché d'origine qui pèse sur tous les enfants des hommes. C'est ensuite la naissance de la T. S. Vierge, la mère du Christ Jésus, préservée par un privilège tout spécial de ce même péché d'origine.

Et ici encore, remarquons-le, m. f., il y a une particularité dans le culte rendu à la Vierge Marie et qui donne à la fête de sa Nativité un caractère exceptionnel. La Vierge Marie se distingue non seulement de tous les saints et saintes qui naissent fatalement dans le péché, mais de S. Jean-Baptiste lui-même, du Précurseur du Messie, qui est né, lui, dans la grâce. Si l'Eglise célèbre par deux fêtes la naissance de S. Jean-Baptiste et sa mort, elle ne célèbre pas sa conception, car celle-ci ne fut pas immaculée, elle fut semblable à celle de tous les humains.

Au contraire, la Vierge Marie, par un privilège qu'elle ne partage avec aucune autre créature humaine, a été sainte, préservée de tout péché, non seulement à sa mort, au jour de son Assomption glorieuse, non seulement à sa naissance, au jour de sa Nativité, mais encore au jour de sa Conception immaculée, que l'Eglise célèbre par une troisième solennité.

Aussi, m. f., c'est ce culte tout à fait spécial qui met la T. S. Vierge au-dessus de toutes les créatures et qui correspond de notre part à la prédilection que Dieu lui a témoignée de toute éternité, c'est ce culte spécial, dis-je, qui donne à la fête de la Nativité ce caractère exceptionnel que je tenais à souligner.

II. — *Elle annonce l'apparition de la Vérité divine*

De ces trois fêtes de la Vierge Marie, Immaculée-Conception, Nativité, Assomption, c'est la fête de la Nativité qui est plus particulièrement la nôtre.

En effet, l'Immaculée-Conception est plus spécialement sa fête à elle ; de ce privilège incomparable, elle fut, peut-on dire, l'heureuse bénéficiaire, mais bénéficiaire unique. L'Assomption est plus spécialement la fête des anges ; ils sont venus en légions joyeuses prendre le corps de la Mère de notre Sauveur et l'ont emporté jusqu'aux parvis éternels ; elle réjouit dans les splendeurs du ciel les esprits angéliques.

La Nativité, c'est la fête de la terre. En ce jour, la Vierge Marie nous est donnée à nous, pauvres hommes. Toute petite enfant, elle vient vivre au milieu de nous, respirer le même air que nous, marcher sur le même sol que nous, à la lumière du même soleil, travailler, souffrir, pleurer comme nous.

C'est pourquoi l'Eglise, en ce jour, s'écrie dans un sentiment de joie profonde : « O Vierge, Mère de Dieu, votre nativité a rempli le monde d'allégresse, car c'est de vous qu'est sorti le Soleil de justice, le Christ, notre Dieu, qui, après avoir détruit la malédiction, nous apporte la bénédiction, et après avoir confondu la mort, nous donne la vie éternelle ! »

La naissance de la Vierge Marie est en effet pour nous le signe avant-coureur de la naissance du Christ notre Sauveur. Elle est notre rédemption commencée. Dieu, agissant comme un grand artiste qui médite un chef-d'œuvre, en laisse voir d'abord l'ébauche. Avant de faire luire sur le monde le grand jour de la Vérité, il en fait paraître l'aurore, et c'est avec raison que l'Eglise appliquera à la Vierge Marie ces paroles du Cantique des cantiques : « Quelle est donc celle-ci qui s'élève comme une brillante aurore ? »

Je ne sais, m. f., s'il vous est jamais arrivé de gravir, avant le jour, le flanc de quelque haute montagne pour jouir à son sommet du lever du soleil. Vous avez contemplé alors un spectacle grandiose que vous n'avez jamais oublié. A cette lumière encore incertaine de l'aube, la nature plongée dans les ténèbres commence à sortir de la nuit. Vous diriez un mort qui se débarrasse de son linceul et va surgir de son tombeau. Les objets se parent de couleurs variées ; une douce chaleur succède à la fraîcheur de la nuit et vous fait respirer avec les parfums du matin l'espoir d'un beau jour...

Avant la naissance de la Vierge Marie, le monde était plongé dans les ténèbres de l'ignorance et du paganisme idolâtre, qui couvraient la terre comme un immense linceul. Le peuple de Dieu lui-même était dans les ténèbres des symboles et des figures.

Mais cette nuit profonde, qui étend son voile sur toutes les âmes, va disparaître. Bientôt se lèvera le plein jour de la vérité libératrice. Le Messie va venir ; il redira au monde ce que le monde a oublié et qu'il lui faut connaître pour poursuivre sur des chemins plus sûrs son voyage à travers les siècles, ces vérités essentielles sans lesquelles le monde n'est qu'un troupeau de malheureux, ignorants de leurs origines et de leur destinée.

Et déjà voici l'aurore de ce beau jour. La Vierge Marie, la mère du Messie libérateur, vient de naître. Elle s'avance comme l'aurore pour nous annoncer les clartés toutes proches du jour, la vérité qui vient éclairer et vivifier de ses rayons bienfaisants l'humanité ensevelie dans les ténèbres de l'erreur et de la mort.

Chose remarquable, m. f. : ce qui s'est passé à la naissance de la Vierge Marie se passe encore tous les jours sous nos yeux. Quand, touchée par la grâce, une âme, depuis longtemps plongée dans les ténèbres de l'incrédulité, revient à la divine lumière de l'Evangile, presque toujours la première clarté qu'elle entrevoit et qui vient la guider vers la vérité, c'est la Vierge Marie. La Mère du Sauveur est pour cette pauvre âme ce qu'elle a été pour le monde païen : l'aurore du Soleil de justice qui va se lever sur elle, l'illuminer, la réchauffer et la faire revivre dans la foi, l'espérance et l'amour.

* *

Oh ! m. f., réjouissons-nous donc en l'anniversaire de la naissance de Celle de qui devait naître le Fils de Dieu, Celui qui devait dire un jour : « Je suis la lumière du monde, je suis la vérité et la vie ! » Réjouissons-nous et unissons notre joie à la joie universelle, car pour être notre fête à nous, habitants de la terre, cette fête n'en est pas moins la fête du ciel.

Le Père éternel y prend part, car celle qui vient de naître doit donner le jour à son Verbe incarné.

Le Fils de Dieu y prend part, car il lui naît une mère qui le revêtira d'un corps mortel pour qu'il puisse sauver le monde par sa souffrance et par sa mort.

L'Esprit-Saint y prend part, car il lui naît un temple vivant, digne des opérations de sa grâce toute-puissante.

Les anges y prennent part, car il leur naît une Souveraine à laquelle ils veulent être soumis et qu'ils salueront pleine de grâce.

Les justes dans les limbes y prennent part, car cette naissance annonce leur prochaine délivrance.

Qui donc ne se réjouirait pas de la naissance de la Vierge Marie ? Personne... Ou plutôt non : il en est un qui frémit de rage et de terreur, car cette naissance est le signal de sa défaite : c'est le serpent infernal à qui elle doit écraser la tête, c'est Satan dont elle doit détruire l'empire. Mais la défaite de Satan, c'est notre victoire ; sa ruine, c'est notre triomphe, notre rédemption, notre délivrance, c'est l'avènement de Dieu dans les âmes, les débuts de son règne de vérité et de justice. Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

LI

16e Dimanche après la Pentecôte

UNE ADROITE LEÇON D'HUMILITÉ

Mes frères,

Nous avons eu déjà l'occasion de constater qu'il existait autour de la personne de Jésus, là où il passait, deux courants de sentiments contraires : l'un de curiosité, d'étonnement, de sympathie d'abord, puis de bienveillance, d'admiration, d'enthousiasme ensuite ; l'autre d'indifférence, de défiance, d'hostilité. Le premier était celui de la multitude, le second régnait parmi les scribes, les sadducéens, les docteurs de la loi, les pharisiens, jaloux du prestige de Jésus sur les foules et inquiets pour leur influence personnelle. Ils écoutaient et suivaient le nouveau Prophète, non pour accueillir son enseignement, mais pour y trouver matière à critiques et à accusations qui le discréditeraient aux yeux du peuple. Au fond de ces dispositions malveillantes nous trouvons toujours *l'orgueil*, cette passion dominante si opposée à la vérité et à la vertu, si enracinée au cœur de l'humanité depuis la chute originelle. On n'est donc pas surpris de voir Notre-Seigneur la dénoncer et la con-

damner partout où elle se manifeste. L'évangile de ce jour renferme une de ces leçons. Recueillons-la.

I

La scène se produit un soir de sabbat, jour de repos et de prière. Jésus, de passage dans une localité de la Galilée, a été invité à dîner par un pharisien de marque, peut-être mieux intentionné que les collègues qu'il avait invités en même temps. Ceux-ci, nous dit le texte sacré, « observaient » Notre-Seigneur. L'expression est fort significative. Nous nous figurons ces hommes les yeux malignement braqués sur celui dont la parole entraîne les foules. Oh ! s'il leur était possible de relever un mot, un geste qui prêtât à blâme, comme ils sauraient l'exploiter contre lui !

Jésus, dit S. Jérôme, a accepté l'invitation qui lui a été faite, afin d'avoir l'occasion d'enseigner sa doctrine et ainsi d'offrir à son hôte et aux convives la nourriture spirituelle qui leur manque. Objet de leur perfide attention, lui de son côté, comme nous le verrons, fera aussi ses remarques à leur sujet. Facile étude de mœurs qu'un grand repas. La table est en effet, pour le moraliste ou le psychologue, un champ fertile d'observation. Là plus qu'ailleurs, dans le laisser-aller ou dans la chaleur du banquet, l'homme se révèle, se trahit avec son caractère, son éducation, sa tournure d'esprit, sa mentalité, ses nobles sentiments ou ses petits côtés, à moins que, maître jusqu'à la fin de lui-même et de sa parole, il ne dise que ce qu'il veut dire et ne se montre que tel qu'il veut être connu. Un de mes paroissiens d'autrefois, homme fort posé dans la contrée, investi d'un mandat représentatif, très pratiquant par ailleurs, qui me recevait à sa table, m'avouait un jour qu'il y invitait volontiers des ecclésiastiques, afin de se faire sur eux son opinion. Piège ou sondage donc sous forme de gracieuseté.

Il faut une grande vertu, une véritable maîtrise de soi pour affronter ce genre d'intimité, n'en pas sortir moins homme qu'on y est entré, pour n'y pas pécher de quelque manière. Aussi bien les diplomates, les gens d'affaires, citadins ou ruraux, se servent de la table comme d'un stratagème pour y étudier, y scruter leurs invités, y surprendre leurs pensées, leurs vues, ou bien pour obtenir d'eux un service, une faveur, un engagement. Est-ce un sentiment de ce genre qui avait dicté son invitation à notre pharisien ?

Si ce n'était le sien, c'était un de ceux qui animaient ses collègues. Le mot de l'évangéliste, « ils l'observaient, » nous autorise à le croire. Peut-être, afin d'obtenir que Jésus se livrât plus facilement, affectaient-ils la courtoisie, l'affabilité, voire même la flatterie. La jalousie, pour renverser un rival, est si féconde en moyens !

Dès son entrée dans la salle du festin, Jésus aperçoit devant lui un hydropique. La présence de cet homme s'explique par ce fait que le local destiné aux banquets était ouvert aux personnes curieuses de voir l'ordonnance de la table, le nombre ou la qualité des convives, la carte du dîner, sans du reste y prendre part. Or, pour poser à ces pharisiens légistes un cas de conscience, le Sauveur leur demande s'il est permis de guérir un infirme un jour de sabbat. D'après leur pratique à eux et celle qu'ils s'efforçaient de faire accepter par leurs concitoyens, c'était interdit. Mais comme la Loi n'en parlait pas, et dans la crainte d'être convaincus par l'interrogateur d'erreur ou d'excessive sévérité, nos docteurs en Israël jugent à propos de garder le silence. Devant leur embarras, Jésus guérit l'hydropique et le congédie.

Puis, pour les instruire plus que pour justifier l'acte qu'il vient d'accomplir : « Qui de vous, interprètes de la Loi, leur dit-il, si son âne ou son bœuf tombe dans une fosse, ne l'en retire aussitôt même le jour du sabbat ? » La question n'attire de ces hommes ni approbation ni protestation ; mais leur silence montre qu'ils sont certainement scandalisés. Donner raison à Notre-Seigneur, ce serait se condamner eux-mêmes et par là-même reconnaître qu'ils outrepassent la pensée de Moïse : leur orgueil s'y refuse. Que voilà bien une manière d'agir courante au sein de l'humanité ! Nous n'avons probablement pas à sortir de nous-même et à regarder autour de nous pour le constater.

II

Au surplus, un autre souci les occupe. Le maître n'a pas désigné les places à ses invités. Est-ce oubli ou tactique ? Il laisse à chacun, pour en prendre une, le soin de tenir compte de l'âge, de l'ancienneté, du rang des conviés par rapport à lui. C'est à ce moment que Notre-Seigneur les attend. Observé tout à l'heure à son entrée, il se fait observateur à son tour. Et que voit-il ? C'est à qui s'empresse d'occuper les premières places, sans égards pour qui que ce soit. Il s'agit d'être bien en vue, d'être distingué. Voilà ce dont ils s'inquiètent.

Ici, m. f., je ne puis me défendre d'une petite digression, qui est aussi une application, un rapprochement. Cette peinture de mœurs en trois mots que vient de faire l'évangéliste, mais c'est l'histoire de l'humanité, l'histoire de tous les temps, l'histoire perpétuellement renouvelée. On dit que la vie est un banquet. Ne nous demandons pas si l'image est vraie. Constatons seulement qu'à ce banquet, comme au festin du pharisien, il y a beaucoup d'égoïstes, d'ambitieux et d'avides qui, pour supplanter les autres, tâchent d'y accéder de vive force ou par ruse. C'est à qui y prendra part, et à la bonne place. Vous savez s'il en est qui jouent des coudes, qui écartent les obstacles, personnes ou choses, qui intriguent, qui emploient tous les moyens, même les moins avouables... Ne vous paraît-il pas que cette course passionnée au bon bout du festin, aux sièges les plus lucratifs ou simplement honorifiques, entre pour beaucoup, de nos jours, dans cette question sociale dont on fait tant de bruit ? — Et la pratique du suffrage universel, qu'est-ce autre chose de la part des candidats que cette poussée pharisaïque qui, par les promesses, les flatteries, la séduction, l'argent ou la violence, sous le couvert de l'intérêt du peuple, s'efforce de se hisser aux premières loges, aux honneurs, aux mandats publics, aux postes rémunérateurs, sans se demander s'ils en sont dignes, ou s'il n'en est pas de plus compétents ou de plus qualifiés ?

Mais revenons au repas auquel nous assistons en esprit, en curieux, attentifs aux enseignements du Maître. Une fois de plus, Notre-Seigneur donne aux pharisiens la leçon d'humilité que vous avez lue. Admirez-en la forme. Il les prend par leur propre faiblesse, il se sert de l'orgueil contre l'orgueil même, il fait de l'homéopathie morale ; il leur apporte une raison d'être humble terre à terre, une raison toute naturelle, prise du côté de leur amour-propre ; il leur montre qu'à tout bien considérer, l'humilité serait encore l'intérêt personnel le mieux entendu, et que

le plus sûr moyen d'obtenir les honneurs, les distinctions, serait de les fuir.

Cette leçon, Jésus ne veut point paraître l'appliquer directement à ceux qui l'écoutent. On lui a fait la gracieuseté de l'inviter ; ce serait un manque de tact de reprendre les convives à bout portant ; il aime mieux leur en laisser faire l'application au fond du cœur. De cette manière ils ne se regarderont pas comme offensés. Voilà pourquoi il se sert de l'allégorie, qui exclut toute personnalité. Mais même ainsi voilée, la leçon est assez transparente. Ces hommes ne peuvent pas ne pas voir qu'ils sont en cause, bien qu'il soit parlé d'un autre genre de repas que celui auquel ils prennent part. Ainsi Jésus sait allier la bonté à sa mission de Docteur, de Pasteur et de Sauveur.

Le temps me manque pour commenter la parabole elle-même et la maxime qui en est la conclusion. J'aurais aimé à illustrer cette sentence finale de tant d'exemples tirés de l'histoire ! Mais vous n'avez qu'à faire appel à vos propres souvenirs, à votre expérience personnelle pour donner raison à Notre-Seigneur. Il sera toujours vrai que l'orgueilleux finit par être percé à jour et par devenir l'objet du mépris, de l'aversion, tandis que la modestie attire les sympathies, conquiert l'estime, est comme le marchepied de l'élévation.

* *

Si je ne puis appuyer d'exemples la sentence de Jésus, il en est un du moins que je ne saurais omettre en terminant et que S. Paul a bien fait remarquer aux fidèles de Philippes : c'est celui de l'Homme-Dieu lui-même. « Etant Dieu par nature, dit-il, ce n'était pas pour lui une usurpation de se croire égal à Dieu ; mais il s'est anéanti lui-même en prenant la forme et la nature du serviteur, en se rendant semblable aux hommes, en étant reconnu pour homme par tout ce qui a paru de lui au dehors... ; c'est pourquoi Dieu l'a exalté et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom... » (Phil., I, 6-9). Voilà notre divin exemplaire, m. f. A nous de l'imiter en nous faisant très humbles, en nous gardant de toute recherche personnelle ; nous nous mettrons et nous resterons par là sur le chemin qui conduit à l'éternelle gloire. Ainsi soit-il.

POUR LA FETE DE NOTRE-DAME DES SEPT-DOULEURS

UNE LUMIÈRE ET UN ENCOURAGEMENT

Mes bien chers frères,

La fête que nous célébrons aujourd'hui nous propose plusieurs enseignements. Je désire en dégager deux, ce matin, devant vous. J'y vois, pour notre temps, une *lumière* et un *encouragement*.

I

Une lumière, d'abord.

Que de fois n'entendons-nous pas, même de la part de nos chrétiens, cette réflexion ou cette plainte : « Pourquoi les méchants sont-ils heureux et les justes malheureux ? » Et l'on prétend naturellement, sans hésitation, compter parmi les justes.

Il y a bien des réponses à cette objection, et qui ne manquent pas de valeur, dont la première consisterait à remarquer que ceux qui se prétendent justes, au fond, ne le sont pas tant que cela. Ils peuvent le paraître aux yeux des hommes ; mais aux yeux de Dieu ?... Et si, souvent, l'on osait dire ce que l'on en pense !... Surtout en notre triste époque où même ceux que l'on appelle *les meilleurs* ont presque perdu le sens moral...

Mais je vous dirai, ce matin : — Vous aimez Dieu, du moins je le suppose ; vous vous efforcez de le servir de votre mieux ; et cependant le malheur, sous mille formes, s'abat sur vous. Je vous plains ; je prie Dieu d'avoir, dans sa miséricorde, pitié de vous. Permettez, pourtant, que je vous dise : Votre justice, si grande, si belle qu'elle soit, approche-t-elle de la justice de Notre-Seigneur, qui a pu interroger : *Qui donc me convaincra de péché ?* Est-elle comparable à celle de sa sainte Mère, la Vierge immaculée, victorieuse de Satan ?... Non, n'est-ce pas ?... Alors, sans parler du reste, voyez-les donc, tous les deux, sur le Calvaire : Lui, le Sauveur ; Elle, la Corédemptrice. Entendez cette parole que nous trouvons dans la liturgie de ce jour (elle est, certes, bien à sa place) : « O vous tous qui passez par ce chemin, voyez s'il est une douleur pareille à ma douleur ! »

Le Christ ni sa Mère n'ont montré le poing à Dieu. Ils se sont soumis à tout ce qui leur était demandé : aux supplices les plus terribles, du corps et du cœur...

Pourquoi ? — Ah ! voici où la lumière se fait éclatante. Pourquoi ?... Mais parce qu'il s'agissait de sauver le monde, et que, dans le plan divin, toute rédemption s'opère par la souffrance. Encore, quelle souffrance ? Croyez-vous que Dieu puisse se contenter d'une victime quelconque ?... Non, parce qu'une victime quelconque est sans valeur. Il n'aurait pu accepter, pour le rachat de l'humanité coupable, une hostie impure ; il lui fallait une Hostie sans tache, prise hors des pécheurs eux-mêmes, dit S. Paul. Or cette victime, ce fut, en première ligne, Celui qui a mérité d'être appelé « le plus beau des enfants des hommes », le « Juste par excellence », parce qu'il était l'Homme-Dieu. Mais ce fut aussi, au-dessous de lui, au pied de la Croix, en même temps que lui, la plus pure, la plus belle des créatures, l'Immaculée, celle qui avait été jugée digne d'être la Mère de Dieu...

Jésus ! Marie !... Comment nous plaindrions-nous de souffrir, quand nous voyons les tortures infligées à ces deux êtres, si innocents, pour le salut du monde !...

II

Pour le salut du monde : voilà l'encouragement.

La nature regimbe sous l'aiguillon de l'épreuve. Surmontons la nature ; la souffrance, si nous le voulons, si nous consentons à la supporter chrétiennement, en union avec le Rédempteur et la Corédemptrice, peut avoir un prix immense, pour notre salut personnel, pour le salut de nos frères et pour le salut de la France.

Car la France a besoin de rédemption. Non pas seulement du fait des impies ou des incrédules, mais aussi, et peut-être davantage encore, du fait des fidèles, qui ne le sont pas assez, pas comme ils devraient l'être. Nos catholiques, la plupart de ceux qui exigent qu'on les appelle ainsi, ne sont pas chrétiens. Leur code de morale, ce n'est pas l'Evangile, mais bien plutôt l'opinion du monde ; et ils ne consentent pas qu'on leur dise qu'ils se trompent. De tout temps il y eut des gens en révolte contre leur baptême ; du

moins ils en convenaient. Ils désobéissaient à l'Eglise, du moins ils admettaient que l'Eglise condamne leur conduite. Aujourd'hui, il n'en est plus de même. On adopte les mœurs dictées par la Franc-Maçonnerie, qui fait ici-bas l'œuvre de Satan. Et si les pasteurs d'âmes, qui mesurent leur responsabilité devant Dieu, qui veulent « *opportune, importune* », selon le conseil de S. Paul, accomplir leur devoir, qui refusent d'acheter une popularité frelatée, de mauvais aloi, au prix d'une capitulation de conscience, persistent à prêcher la morale chrétienne intégrale, parce qu'elle ne peut pas changer selon le caprice des hommes... ou des femmes,... on les critique tout haut, on prétend qu'ils se trompent, qu'ils exagèrent ou qu'ils se mêlent de ce qui ne les regarde pas. On désobéit ouvertement ; et l'on porte sa révolte jusque dans le lieu saint.

Voilà le grand mal de notre époque. Ce n'est pas la crise économique, ni la crise politique ; c'est la crise de moralité, d'où viennent d'ailleurs toutes les autres. Nous y avons, nous catholiques, une grande part de responsabilité. Nous avons déserté notre devoir qui est celui de l'exemple.

Nous laissons trop la vie chrétienne, pour adopter des mœurs païennes...

Ne nous étonnons donc pas que le Bon Dieu, sans le secours de qui le monde, tout orgueilleux qu'il soit, ne peut subsister, exige réparation ; et réparation par la souffrance ; et réparation par la souffrance de victimes choisies.

Quand il s'agit des individus, il n'est pas pressé : il a l'éternité.

Mais pour les sociétés et les nations, il n'en va pas ainsi : il ne dispose que du temps.

Alors il intervient, rarement lui-même ; il laisse agir les causes secondes, et particulièrement les méchants qui sèment les ruines, qui persécutent les bons, les purs, les saints, devenus, par leurs souffrances, par leur sang, par leur mort, de nouveaux sauveurs du monde, avec le Grand...

C'est peut-être ce qui arrivera demain. La logique nous interdit d'en douter. Qui sème le vent récolte la tempête. Dans le cœur de plusieurs générations, on a mis la haine, on l'y a entretenue, soigneusement cultivée. La haine ne se contente pas longtemps de tendre le poing à l'adresse des honnêtes gens : elle finit par répandre le sang. A moins d'un miracle, ce qui se passe en Russie, au Mexique, en Espagne, se produira en France... A moins que ce ne soit la guerre étrangère...

Il faut en être convaincu. Pour se décourager ? pour avoir le cœur en désarroi ? Non pas ! Mais pour supplier Dieu de nous prendre en pitié et pour mériter qu'il étende sur nous sa miséricorde. « Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de nous ; pourtant, que votre volonté s'accomplisse et non la nôtre ! »

Si la terrible chose arrive, nous nous rappellerons que notre Maître nous a dit : « Le monde vous persécutera à cause de moi ; mais ayez confiance : j'ai vaincu le monde !... »

Si la terrible chose arrive, que Notre-Dame des Sept-Douleurs obtienne aux choisis (à nous peut-être) le courage, la force, la persévérance dans le sacrifice sublime, qui ouvre le ciel. Ainsi soit-il.

POUR UNE FETE PATRONALE D'APOTRE

L'APOSTOLAT DES CHRÉTIENS D'AUJOURD'HUI

Mes frères,

N.-S. Jésus-Christ, avant de remonter au ciel, a confié à ses apôtres la mission de rendre témoignage à sa personne et à son œuvre, et de porter son Evangile jusqu'aux extrémités du monde : *Eritis mihi testes... et usque ad ultimum terræ.* (Act., I, 8). Et cette mission, vous savez comment votre saint Patron l'a remplie magnifiquement...

L'apostolat des premiers disciples du Christ doit être pour les chrétiens d'aujourd'hui, mais surtout pour les hommes, un exemple à imiter. Témoins et apôtres du Christ, nous devons l'être, chacun dans notre sphère et selon nos moyens. Notre qualité de membres du corps mystique nous y engage. Laissez-moi insister sur ce sujet et tout d'abord vous rappeler que Jésus-Christ vous a conféré un véritable pouvoir d'apostolat dans l'Eglise, — ensuite vous indiquer les différents terrains sur lesquels il faut exercer principalement cet apostolat, — enfin vous dire les sentiments dont vous devez l'envelopper pour le rendre plus efficace.

I

Votre *pouvoir d'apostolat* vous est conféré par le sacrement de Confirmation. Dans nos catéchismes il existe un point de doctrine catholique insuffisamment exposé ; c'est la question du caractère sacramentel inhérent aux trois sacrements de baptême, de confirmation et d'ordre. On nous explique bien que ces caractères sont des marques spéciales de disciple, de soldat, de prêtre de Jésus-Christ, marques indélébiles qu'aucun renoncement, pas même une apostasie, ne peut effacer de l'âme. Ce qu'on dit moins, c'est que le caractère sacramentel est plus encore un pouvoir qu'une marque.

Dans le baptême, c'est le pouvoir, et avec le pouvoir l'obligation de recevoir les choses sacrées et d'y participer : de là la nécessité d'être baptisé pour recevoir les autres sacrements et entrer dans la communion des saints. — Dans l'ordre, c'est le pouvoir, et avec le pouvoir l'obligation de donner aux autres les choses sacrées : parole de Dieu, bénédictions, et surtout sacrements. — Dans la confirmation, vous l'avez immédiatement deviné, c'est le pouvoir, et avec le pouvoir l'obligation de défendre les choses sacrées et tout ce qui touche à la religion, au salut des âmes, à la gloire de Dieu. C'est à la Pentecôte, lorsqu'ils reçurent l'Esprit-Saint, que les Apôtres ont été transformés et ont été officiellement investis de leur mission de témoins et d'ouvriers du Christ dans le monde. Votre Pentecôte à vous, simples fidèles, c'est votre Confirmation, qui vous a faits soldats de Jésus-Christ, vous investissant du pouvoir et vous imposant l'obligation de lutter pour Jésus afin de lui gagner des âmes.

Ainsi, vous avez un véritable apostolat, un véritable sacerdoce, un sacerdoce royal, dit S. Pierre, celui d'être, dans l'extension du règne de Dieu sur la terre, les auxiliaires confiants et zélés de votre évêque et de vos prêtres.

II

De quelle *manière* exercerez-vous cet apostolat laïque ?

1. Tout d'abord, par la *prière*. Jésus vous a donné l'exemple, priant plus encore qu'il ne prêchait, et S. Paul, avant de commencer son merveilleux apostolat, a estimé qu'il lui fallait au moins deux ans de retraite et de silence dans la prière et le recueillement. La prière, m. f., est la forme primordiale de l'apostolat, la plus facile aussi, et par là-même celle qui s'impose à tous. Et, soit dit en passant, saluons avec beaucoup de respect et de reconnaissance ces Ordres contemplatifs d'hommes et de femmes, que le monde léger et turbulent qualifie d'inutiles parce qu'il ne les voit pas lancés dans l'activité extérieure des œuvres, Ordres cependant bien nécessaires, parce que leurs prières et leurs pénitences sont les paratonnerres qui éloignent de leurs frères coupables les châtiments divins, et parce que leurs supplications continuelles rendent fructueux les efforts de leurs frères justes qui luttent pour Dieu. N'a-t-on pas dit que sainte Thérèse d'Avila a converti, dans son cloître, par ses prières, plus d'âmes dans l'univers que S. François-Xavier par toutes ses prédications ?

2. Deuxième manière d'apostolat : l'*exemple*. Rien n'est plus efficace pour le bien que l'exemple d'un homme profondément convaincu et qui met d'accord sa conduite avec ses convictions. Nous vivons dans un siècle où les hableurs ne manquent pas. La foule, même la plus prévenue contre la religion, a vite fait de discerner le chrétien dans lequel on ne peut relever aucune contradiction entre paroles et actions, et dont toute la vie est faite d'une pièce sans fissure par où pourrait s'insinuer la médisance.

Vous avez sans doute lu dans la vie de S. François d'Assise cette anecdote suggestive. Un jour, le saint dit à son compagnon frère Elie : « Mon frère, allons prêcher. » Et les deux religieux sortirent, et la promenade se fit dans le silence et le recueillement le plus complet. La prédication était faite par cet exemple d'humilité, de pauvreté, de renoncement. Soyez donc, m. f., des exemples vivants, et votre apostolat sera bien vite conquérant.

3. Mais, à l'époque actuelle, il faut qu'à la prière et à l'exemple l'apostolat des laïcs — comme celui des prêtres d'ailleurs — ajoute les *œuvres*. Un effort considérable est fait de nos jours par les adversaires du catholicisme pour grouper l'enfance, la jeunesse, l'âge mûr, les femmes elles-mêmes, dans des associations où, sous couvert d'instruction, d'éducation physique ou d'intérêt professionnel, les dirigeants s'efforcent, plus ou moins ouvertement, d'éloigner de l'influence du prêtre et de la religion, peut-être même de dresser contre le Dieu de leur baptême, des chrétiens qui, comme vous, au jour du renouvellement de leurs promesses baptismales, ont cependant juré sur les Saints Evangiles de s'attacher à Jésus pour toujours. Nécessité pour l'Eglise d'opposer œuvre à œuvre, propagande à propagande. Non pas, certes, pour diviser notre France en deux camps, — ce n'est pas l'Eglise qui a commencé la division, — mais pour empêcher les âmes de se perdre ou pour reconquérir celles qui s'étaient déjà perdues.

Ces œuvres, m. f., sollicitent votre générosité et souvent aussi votre concours actif. Ne marchandez ni l'une ni l'autre. Soldats de Jésus-Christ, vous le devez, vous le ferez.

Dieu merci, dans notre chère paroisse, des œuvres d'action catholique ont surgi, vivantes et agissantes. Dans les années qui suivront, d'autres œuvres verront sans doute encore le jour, pour le plus grand bien de l'enfance et de la jeunesse. Soyez, m. f., les vaillants auxiliaires de vos prêtres, aidez-les, et avec eux, marchez à la conquête des âmes.

Vous aiderez aussi les œuvres diocésaines. Vous savez combien, et avec raison, Mgr l'Evêque appelle ses diocésains sur ce terrain. Mais l'Eglise de France est pauvre ; vous savez pourquoi et je n'ai pas besoin d'insister. Il faut donc qu'elle soit riche du dévouement et de la charité de ses fidèles. S'il est une œuvre d'apostolat qui se recommande à votre générosité, c'est l'œuvre du Denier du culte, pour l'entretien du clergé, et l'œuvre des Vocations sacerdotales, pour l'entretien des séminaristes ; car sans prêtres, pas de religion, pas d'apostolat possible.

III

Enfin, m. f., de quels *sentiments* devez-vous envelopper votre apostolat pour le rendre plus efficace ?

1. Tout d'abord, ayez une haute idée de la valeur de la religion que vous défendez. Le temps n'est plus où il était presque de mode de s'excuser d'être chrétien. Aujourd'hui, en France surtout, les catholiques ont su montrer qu'ils pouvaient être partout les premiers, dans les lettres, dans les sciences, dans les arts. Dites-vous bien, m. f., au rebours de ce que vous entendez encore peut-être chez quelques individus ignorants et attardés, de ce que vous lisez dans certaines feuilles dont les rédacteurs n'ont qu'un bagage scientifique bien léger, dites-vous bien que la foi chrétienne, loin d'être un éteignoir pour l'intelligence, est au contraire un puissant stimulant pour aider, développer nos ressources intellectuelles et favoriser leur plein épanouissement, car elle nous habitue à regarder toujours plus haut, toujours plus près de la source de toute lumière et de toute vérité. Et puis, les faits sont là : l'enquête menée il y a quelques années par M. de Flers parmi les membres de l'Académie des Sciences a démontré qu'aujourd'hui personne, parmi l'élite intellectuelle de la nation, ne croit plus à ce prétendu antagonisme entre la religion et la science. Ne vous arrêtez donc plus, m. f., aux critiques qui partent d'en bas, et regardez plus haut. Voyez ces catholiques éminents qui occupent aujourd'hui les premières places dans les différentes Académies, dans nos Facultés officielles et libres, dans nos Lycées même, où la religion trouve aujourd'hui tant d'amis dévoués, précisément parce que ce sont des esprits instruits et ouverts à tous les progrès. Voyez ces milliers d'élèves et anciens élèves de Normale, de Centrale, de Saint-Cyr, de Polytechnique, qui se groupent chaque année pour leur communion pascale. Voyez, m. f., et comparez, et soyez fiers d'être chrétiens et de lutter pour le Christ.

2. Ensuite, il faudra vous instruire de plus en plus des ressources merveilleuses que renferme la doctrine chrétienne, non seulement pour enseigner la foi aux vérités révélées, mais encore pour nous donner des directives pour la vie d'ici-bas. On parle tant aujourd'hui de réformes sociales, de progrès social, d'amélioration nécessaire à la vie des travailleurs ! On a raison, certes. Mais je ne sais par quelle aberration une foule de travailleurs, justement animés par le sentiment d'une justice sociale dont ils n'ont pas encore récolté tous les bienfaits, ne savent pas encore qu'il y a plus de quarante ans, Léon XIII, le pape des ouvriers, avait tracé dans l'encyclique *Rerum Novarum* la charte des revendications justes

de la classe ouvrière. Etudiez, m. f., du moins ceux d'entre vous qui le peuvent facilement, les admirables enseignements de Léon XIII et de Pie XI sur toutes les questions d'actualité brûlante, et vous serez plus forts pour parler et pour agir au nom du Christ.

3. Enfin, m. f., pour exercer un apostolat fécond, il faut vous envelopper, envelopper vos paroles, vos gestes, vos pensées mêmes, de la plus grande charité.

Et la première charité à observer à l'égard de ceux qui ne pensent pas comme nous, c'est de chercher avant tout à les comprendre et à pénétrer leurs aspirations. Ce sera le meilleur moyen de leur faire apprécier même nos propres désirs et nos volontés de rapprochement. Souvent, les pires animosités proviennent de simples malentendus. Une attitude toujours bienveillante fera plus pour la conquête des âmes que les meilleures argumentations et les discussions les mieux conduites. On ne retient souvent une critique méritée que pour y voir une raison nouvelle de mésentente ; on retient une marque de bienveillance comme un trait d'union et un moyen de rapprochement. Egalité d'humeur, bonté inlassable, aménité dans toutes les relations, voilà le *climat* souhaitable pour tout apostolat chrétien.

* *

L'apostolat chrétien exercé par les laïcs, c'est là, m. f., une des grandes pensées du pontificat de Pie XI. Aussi bien n'est-ce pas sans raison que le Pape, glorieusement régnant, a demandé aux fidèles d'avancer l'âge de la confirmation, comme son saint prédécesseur Pie X avait rappelé l'obligation de faire communier les enfants aussitôt que possible. Il s'agit d'élever les enfants dans l'atmosphère la plus chrétienne qui soit, celle de l'Eucharistie, source d'amour, et celle de la Confirmation, principe de force surnaturelle.

Aimez à vous souvenir vous-mêmes de votre confirmation. Ce n'est pas pour rien que la tradition apostolique en a réservé l'administration aux évêques : elle marque par là la grandeur et l'importance du sacrement qui, faisant de vous les soldats du Christ, vous donne, comme vous l'avez maintenant compris, le pouvoir et l'obligation de vous dévouer pleinement, comme votre saint Patron, au triomphe de la cause du Christ. Ainsi soit-il.

SUJETS DE CIRCONSTANCE

Pour les Noces d'or de plusieurs Religieuses

CE QUI PASSE ET CE QUI NE PASSE PAS

Rememoramini pristinos dies
Souvenez-vous des jours passés. (Hébr., x, 32).

Mes vénérées Mères, Mes chères Sœurs,

Nous sommes ici-bas des voyageurs. Nous gravissons une montagne dont le sommet se confond avec notre entrée dans la vie éternelle. Or, le voyageur, à mesure qu'il approche du but de son voyage, se retourne de temps à autre pour mesurer le chemin parcouru, et puiser, dans ce moment de repos, la force nécessaire pour achever sa course.

Après 50 ans de vie religieuse, mes chères Mères, vous avez voulu, suivant l'usage de votre Congrégation, de toutes les Congrégations, vous avez voulu vous arrêter quelques instants, faire halte pour vous souvenir, pour remercier Dieu des grâces qu'il vous a accordées, et pour reprendre des forces avant de commencer la dernière étape. « *Rememoramini pristinos dies,* Souvenez-vous des jours passés ! »

Me demandant quelles paroles je vous adresserais dans cette circonstance, je me suis souvenu de l'inscription que je trouvai un jour au-dessous du cadran d'une horloge :

1° *Transit hora,* l'heure passe.
2° *Transit pœna,* la souffrance passe.
3° *Non sic merces ipsa laboris,* mais ce qui ne passe pas, c'est la récompense du labeur et de la vertu.

I. — *Transit hora*

L'heure passe, le temps passe avec rapidité ! L'Ecriture nous le dit sous les formes les plus pittoresques et les plus gracieuses :

La vie de l'homme ici-bas, c'est une *vapeur* qui paraît le matin à l'horizon et qui se dissipe aux premiers rayons du soleil ;

C'est un *vaisseau* qui sillonne la mer et disparaît ;

C'est un *nuage* poussé par le vent ;

C'est un *courrier* qui se hâte d'arriver au but qui lui a été assigné ;

C'est un *oiseau* qui fend les airs avec rapidité ;

C'est une *fleur* qui s'épanouit le matin et se fane le soir ;

C'est un *torrent* qui se précipite vers la mer ;

C'est un *éclair* qui illumine un instant l'horizon et qui s'éteint dans la nuit.

Un poète délicat l'a dit :

La vie humaine ainsi qu'une ombre s'évapore,
Sur le fleuve du temps nous passons emportés ;
Son flot ne revoit plus les bords qu'il a quittés,
Inexorablement, il coule, il coule encore.

Autour de moi, je jette un regard consterné :
De ce que j'ai connu, plus rien ne se ressemble,
Ou ne survit encore et, par moments, ce semble,
Je doute si je suis celui que j'étais né !

Qu'est-ce donc qui s'agite ici-bas et qui passe,
Fugitif et changeant dans le mobile espace,
Vide apparence, ou bien ferme réalité ?

Ce que je crois tenir et m'échappe et s'écoule,
Et sous ma vaine étreinte incessamment s'écroule
Une seule chose est : quoi donc ? — L'Eternité [1].

Elle a donc passé, mes chères Filles, l'heure de votre *enfance* où vos mères, prenant vos mains dans les leurs, vous parlaient du Bon Dieu, des Anges, des Saints, du Paradis, mêlant ainsi aux premières lueurs de vos intelligences le rayon de la Foi, et dirigeant vers Dieu les premiers élans de votre cœur.

Elle a passé, l'heure de votre *initiation à la vie chrétienne,* où le prêtre vous parlait des grandeurs de Dieu, alors que les belles idées du christianisme se coulaient de proche en proche en votre raison naissante, et où vous les affirmiez dans un acte de foi simple et sublime comme la vérité; où le prêtre vous disait de Dieu qu'il était bon, qu'il ne voulait rien tant que votre cœur, et où vous vous preniez à l'aimer avec l'espoir de le voir un jour, lorsque vous auriez accompli ici-bas toute la loi de votre destinée.

Elle a donc passé, l'heure de *votre appel* à la vie religieuse. Appel doux : « Ecoute, ma fille, et prête

[1] Mgr Lagrange, Evêque de Chartres.

l'oreille. » Appel puissant, obsédant, irrésistible, impérieux : « Viens, suis-moi ! »

Elle a passé, l'heure de votre consécration et de *votre donation totale à Dieu*, où vous avez dit dans l'élan de votre cœur : « Me voici, je viens faire votre volonté. »

Elles ont passé rapides les heures de *chaque journée* qui vous conduisaient de votre cellule, chaque matin, à l'oraison, de l'oraison à la sainte messe, à la communion, puis à vos devoirs d'état, humbles, obscurs aux yeux du monde, à toutes ces actions qui composaient vos journées et que la Règle vous prescrivait pour l'emploi de votre temps sous le regard et sous la dépendance de Dieu.

Regardez bien en arrière : que reste-t-il de ces heures ? Rien, elles ont passé. Une seconde suffit pour franchir par la pensée toute la distance qui vous sépare de votre berceau... *Transit hora.*

II. — *Transit pœna*

Transit pœna, les souffrances passent.

En vous appelant à la vie religieuse, Dieu, sans doute, vous a fait goûter de douces et pures joies.

Joies de l'âme qui, tous les jours, s'unit intimement à son Dieu par l'oraison, par la sainte communion, par les prières bien faites, par le sentiment de sa présence qui pénètre doucement tous ses actes.

Joies de la conscience qui s'épanouit, qui se dilate dans la satisfaction du devoir accompli et jouit d'une paix profonde qui n'a rien de comparable avec les plaisirs de la terre.

Joies du cœur qui trouve dans la société de ses sœurs un principe de bonheur. Au couvent, la voix de Jésus se fait entendre, redisant à toutes celles qui l'habitent, avec un accent et une autorité devant laquelle elles aiment à s'incliner : « Voyez comme il est bon, comme il est agréable à des sœurs d'habiter ensemble dans la plus douce et la plus parfaite union... *Ecce quam bonum !* »

Mais si Notre-Seigneur a promis le centuple dès ici-bas à quiconque abandonne tout pour le servir, dans ce centuple n'est pas comprise l'exemption des souffrances. Qui dit perfection dit souffrance. A toute âme qui songe à entrer en religion, il faut rappeler la parole de Dieu à son serviteur Ananie lorsqu'il l'envoya vers S. Paul : « Il est pour moi un vase d'élection... Mais je lui montrerai combien il faut qu'il souffre pour mon Nom. »

Vous avez donc souffert du *renoncement* aux joies du foyer, aux communications fréquentes de la vie de famille ;

Vous avez souffert de la *salutaire contrainte* de votre Règle, qui vous fixait ce que vous deviez faire à chaque heure, à chaque minute ;

Vous avez souffert de la *vie commune,* dont un saint a dit : « C'est là ma plus grande pénitence et ma grande épreuve ! » Vous avez trouvé autour de vous ce que Notre-Seigneur lui-même a trouvé parmi ses disciples et ses compatriotes : la nature humaine avec ses faiblesses, ses défauts, ses bizarreries et ses inconstances ;

Vous avez souffert de l'*acceptation de charges ou d'emplois* souvent les plus contraires à vos goûts ;

Vous avez souffert de *vous-même,* de votre nature, de vos susceptibilités, de vos mobilités, et de cet inexorable ennui qui fait le fond de la vie humaine;

Vous avez souffert peut-être de *Dieu,* qui se plaît à éprouver ceux qu'il aime ; ç'a été le délaissement, la sécheresse, les aridités. Mystère que le monde ne comprend pas, mais que comprennent bien les âmes religieuses, car elles se souviennent que l'Epoux qu'elles ont pris sous le drap des morts est un Dieu crucifié qui ne peut donner, comme prix du sacrifice qu'on lui a fait, que ce qu'il a de meilleur : la Croix.

Mais ces souffrances, assez vives peut-être à certaines heures, ont passé ; il n'en reste pour vous que le souvenir quelque peu mélancolique. *Transit pœna.*

III. — *Non sic merces...*

Mais je me hâte d'ajouter :

Ce qui ne passe pas, c'est la récompense du labeur et de la vertu : *Non sic merces ipsa laboris.*

Voulez-vous que nous fassions, en toute humilité, le recensement de vos richesses surnaturelles, de vos mérites ?

Mérites personnels d'abord, dont vous ne pouvez pas vous déposséder. A tous les actes que nous accomplissons en état de grâce et pour Dieu, correspond un mérite que nous retrouverons transformé en gloire dans le ciel. De telle sorte que si chacune de nos minutes, des secondes de notre vie, est offerte à Dieu par l'intention d'agir en conformité avec sa Loi, ces minutes, ces secondes seront pour nous un principe de bonheur pour l'éternité. Y pensons-nous ?... Nous avons là, à notre portée, des trésors dans lesquels nous pouvons puiser sans cesse. Ne perdons pas une parcelle de ces mérites. *Particula boni doni non te prætereat.*

Dormir, se lever, manger, se livrer au labeur le plus ingrat, le plus vulgaire, souffrir les menues contrariétés de l'existence, accomplir en un mot ses devoirs d'état, toutes ces actions petites ou grandes qui composent nos journées, tout cela peut être la source de nos mérites.

A ces mérites personnels s'ajoutent les prières, suffrages et satisfactions dont nous pouvons faire bénéficier nos frères, en vertu du dogme si consolant de la Communion des Saints et de la réversibilité des mérites. Par nos prières et par nos sacrifices, les âmes tièdes deviennent ferventes, les âmes découragées se relèvent, les pécheurs se convertissent, les mourants sont réconciliés, les travaux des ouvriers apostoliques sont bénis, les âmes du Purgatoire sont soulagées et délivrées. Quelles conséquences ! elles franchissent les limites étroites du temps et remplissent l'éternité !

Et dire quel est le nombre de ces actes méritoires pour nous et pour les autres est impossible. C'est le secret de Dieu, et ce sera la joie de notre éternité de parcourir dans le Livre de vie la liste de nos actes méritoires que Dieu aura enregistrés. Il n'y aura pas alors, dans notre cœur, de place pour l'orgueil. Notre âme se fondra dans un sentiment d'immense reconnaissance pour Dieu, qui, par sa grâce, aura fait en nous et par nous de grandes choses.

— Mais, me direz-vous, si la somme des mérites que j'ai pu acquérir reste inscrite au Livre de vie, il reste aussi le compte bien lourd de toutes mes négligences, de toutes mes imperfections, de toutes mes fautes. Dieu m'a tant donné et j'ai si peu correspondu à ses grâces ! Que d'heures où la nature a eu trop large part, où ma volonté a faibli devant l'idéal proposé à mes efforts, où mes résolutions les meilleures se sont évanouies, où je me suis reprise, après m'être donnée dans l'élan et dans la générosité d'une

oraison, d'une communion fervente, d'une clôture de retraite où Dieu avait parlé puissamment à mon cœur et m'avait déterminée à sortir de ma tiédeur, de mes négligences, de mes lâchetés !

— Que faut-il penser de cette impression ? Rien de bon, mes chères Sœurs. Vos fautes, vos imperfections, toutes les faiblesses arrachées à votre volonté plutôt que consenties par elle, Dieu vous les a pardonnées depuis longtemps, il vous les pardonne tous les jours, son Cœur très miséricordieux est un asile assuré pour les âmes repentantes et aimantes. Et si vous avez encore quelques craintes à ce sujet, je lui demande de renouveler pour vous, invisiblement mais réellement, ce qu'il fit autrefois en faveur d'un grand saint qui avait contristé son Cœur par ses infidélités.

Une nuit de Noël, S. Jérôme était dans la grotte de Bethléem, tout absorbé dans la contemplation du mystère de la naissance du Sauveur. L'Enfant Jésus lui apparaît tout à coup resplendissant de lumière et lui dit :

— Jérôme, que me donnes-tu pour mon jour de naissance ?

— Divin Enfant, je vous donne mon cœur.

— C'est bien, mais donne-moi encore quelque chose.

— Je vous donne toutes les prières et toutes les affections de mon cœur.

— C'est bien encore ; mais donne-moi quelque chose de plus.

— Je vous donne tout ce que j'ai et tout ce que je suis.

— Je désire que tu me donnes encore quelque chose.

— Divin Enfant, je n'ai plus rien ; que voulez-vous que je vous donne encore ?

— Jérôme, donne-moi tes péchés.

— Que voulez-vous en faire ?

— Donne-moi tes péchés, afin que je te les pardonne tous.

— Divin Enfant, vous me faites pleurer.

Et Jérôme se mit à sangloter d'amour pour le divin Enfant.

En ce jour de votre cinquantenaire de vie religieuse, regardant le passé, laissez de côté toute inquiétude, abandonnez tout à la miséricorde de Notre-Seigneur. Donnez-lui vos fautes pour qu'il ait la joie de vous les pardonner encore une fois. Lorsqu'il vous appellera à lui, — dans bien longtemps, nous l'espérons, — son jugement vous sera doux. Ayez confiance, vous recevrez la récompense de vos labeurs, de vos efforts, de vos vertus. *Non sic merces ipsa laboris.*

* *

Et maintenant, mes vénérées Mères, sous les auspices de la Vierge Marie, renouvelez votre consécration à Dieu. Et nous aussi, m. f., renouvelons la nôtre. Il y a longtemps peut-être que Dieu nous presse, qu'il nous demande autre chose qu'une admiration stérile pour la vertu. Il y a ici pour nous plus qu'un spectacle émouvant, il y a une leçon. Sachons la comprendre, et pendant que ces chères Mères vont se donner à Dieu encore une fois, qu'il n'y en ait pas un seul de nous qui ne dépose un sacrifice aux pieds du Maître. Ainsi soit-il.

ALLOCUTIONS DE MARIAGE

IV

JOIE, FÉLICITATIONS, BÉNÉDICTIONS

Monsieur, Ma chère Cousine,

Répondant à votre aimable invitation, je viens, *avec joie*, vous apporter des *félicitations* et des *bénédictions*. Ces trois mots résument les sentiments qui m'animent à cette heure. Je vais rapidement les commenter.

I

Je viens avec joie.

Il est raconté dans la vie de Jehan, sire de Joinville, que lorsqu'il partit pour la croisade, il n'osait pas se retourner « de peur que le cœur ne lui fendît, en voyant son biau castel » qu'il quittait en pleurant.

J'ai souvent éprouvé un sentiment de mélancolie, comme notre « Jehan sire, » comme on dit ici, toutes les fois que je m'éloignais du cher pays de Joinville : j'y laisse toujours un peu de mon cœur.

Rien n'attache à une terre comme la tombe de parents, d'amis bien-aimés. C'est avec un profond sentiment de reconnaissance pour Dieu qui m'a donné des parents si bons, si chrétiens, que je gravis les pentes de votre cimetière où je vais me recueillir et prier devant les tombes de mon grand-père et de ma grand'mère, de ma tante, de ma cousine et de tant d'autres, dont le souvenir est gravé dans ma mémoire et dans mon cœur.

Rien n'attache à une terre comme les impressions d'une heureuse enfance. En parcourant vos rues, je vois se lever tout un vol de souvenirs qui m'émeuvent délicieusement. Il n'est pas un coin du presbytère qui ne me soit connu, familier. Je vois encore la « maie » de la cuisine d'où j'espérais voir sortir, le dimanche soir, le bienheureux morceau de pain bénit, quand j'allais avec ma bonne grand'mère rendre visite aux vénérables sœurs de M. le Doyen.

Rien n'attache à une terre comme l'accueil très cordial de ceux qui nous sont unis par les liens de l'affection ou du sang ou des deux à la fois. Que de silhouettes je vois se dresser devant mes yeux, en pensant à Joinville : silhouettes de parents et d'amis, silhouettes de prêtres, de vrais prêtres, si sympathiques, en commençant par le grand curé de Joinville, M. D. ; en continuant par M. l'abbé D. qui entendit ma première confession et me donna comme pénitence — j'avais 8 ans — des dragées ; enfin, en terminant par le cher chanoine M., que je suis heureux de retrouver ici, dans le ministère qui convient à ses qualités d'homme aimable, serviable, à la main tendue, au bon sourire,... ministère qui convient surtout à son zèle de prêtre excellent, capable de donner à sa paroisse un nouvel élan vers le bien et une vie religieuse plus étendue, plus profonde et plus organisée.

Je ne parle pas des silhouettes du paysage, du cadre merveilleux de notre Joinville. Je l'ai dit ici et répété souvent : avec ses eaux vives, sa verdure, ses collines, son incomparable église, mon pays est le plus beau de la terre...

Pardonnez-moi ces souvenirs. Il m'est si doux de les évoquer pour moi, et devant vous, chers parents et amis !...

Mais après avoir laissé parler l'amitié et le cœur,

je dois vous apporter maintenant des félicitations et des bénédictions.

II

Je vous apporte des félicitations.

Ces félicitations vont à votre chère famille, ma cousine. On sait chez vous ce que c'est que le travail. Un labeur constant, joint à une honnêteté parfaite, ont donné à vos parents cette aisance et cette honorabilité qui les mettent à une place de choix parmi leurs concitoyens. Avec le sens droit qui le caractérise, votre excellent père m'écrivait naguère : « Je crois que la Providence m'accorde une nouvelle joie dans ce mariage, car j'ai fait tout mon devoir pour bien élever mes enfants. » On ne saurait mieux dire.

Si les parents comprenaient ainsi les obligations que la paternité et la maternité leur imposent, nous ne serions pas aussi inquiets que nous le sommes, à l'heure actuelle, dans notre cher pays de France. Ce sont les familles sérieuses qui font les nations fortes et prospères.

Ma chère cousine, vous ne saurez jamais assez remercier vos parents de ces deux choses dont vous leur devez le bienfait : une éducation honnête et chrétienne, et la science de la vie occupée, si nécessaire à la femme si elle veut tenir au foyer la place importante et respectée qui lui convient.

Mes félicitations vont à vous aussi, Monsieur. Quels exemples vous avez eus sous vos yeux pour la formation de votre intelligence et de votre caractère ! Dieu vous a donné une excellente mère, pleine de dévouement et de bonté, un père qui a mérité l'estime de tous dans les délicates fonctions du notariat, et dont l'absence, que nous regrettons vivement, me permet cependant de lui décerner plus facilement les louanges qu'il mérite. Quelle noble fonction que le notariat ! Je la comparerais volontiers au sacerdoce et à la médecine. Le prêtre reçoit les secrets des consciences, le médecin a le secret des santés, le notaire possède le secret des fortunes. Les consciences, les santés, les fortunes, ce sont là choses précieuses, délicates, complexes, difficiles à administrer. « Il n'y a plus de rois, dit-on, c'est le peuple qui est souverain ! » Je ne crois pas que ce soit tout à fait vrai. Au-dessus du peuple, j'aperçois une souveraineté absolue et universelle, la souveraineté de l'argent. L'argent gouverne notre monde contemporain... Oh! qu'il est difficile de manier l'argent, de discerner entre ses droits légitimes et ses exigences désordonnées, de le surveiller dans ses origines, dans ses accroissements, dans son emploi !

C'est dans cette noble fonction du notariat que votre vénéré père s'est acquis, Monsieur, cette réputation de bon aloi dont je parlais tout à l'heure, par sa prudence, sa discrétion, son dévouement. Ce sont là des exemples que vous n'oublierez pas dans la situation que vous occupez. Vous n'aurez qu'à rester ce que vous êtes, car tout ce qui m'a été dit à votre sujet par des personnes autorisées, sur votre sérieux, votre modestie, votre amour du travail, me fait bien augurer de l'avenir.

Vous avez d'ailleurs fait noblement votre devoir pendant la Grande Guerre. La croix qui brille sur votre poitrine est la récompense méritée de votre courage et des blessures reçues par vous au service de la Patrie, en Argonne, à Sailly-Sallisel, à Berry-au-Bac, à la ferme des Chambrettes.

Ayant été un homme de devoir sur les champs de bataille, vous le serez aussi dans l'accomplissement exact des obligations de votre état, dans la famille que vous fondez et dans la situation sociale où Dieu vous a placé.

Je vous apporte des félicitations.

III

Enfin, je vous apporte en ce jour *des bénédictions.*

La Religion qui reçoit le chrétien à son entrée dans la vie, qui le suit jusqu'au terme de sa course pour inspirer tous ses sentiments et diriger tous ses pas, ne saurait abandonner ses enfants à l'heure du mariage, à cette heure solennelle qui décide de leur destinée pour le temps et souvent pour l'éternité.

Au milieu de la joie de vos deux familles, elle déploie ses pompes sacrées : elle vous reçoit dans son temple auguste, elle appelle le ciel lui-même comme témoin de vos serments ; et ces serments, Dieu du haut de son trône éternel les ratifie ; le Sang adorable de Jésus-Christ les consacre et en fait une union toute divine.

La Religion se présente donc à vous aujourd'hui, riche en bénédictions.

Je suis chargé de vous les transmettre, et c'est de tout cœur que je me fais en ce moment son interprète.

Que Dieu bénisse votre vie conjugale !... Vous commencez un grand voyage : implorez-le afin qu'il envoie ses anges pour vous garder.

Vous allez fonder un foyer : invoquez son secours, car il n'y a de force que celle qu'il soutient, de vie que celle qu'il donne, de durée que celle qu'il assure.

A lui donc, aujourd'hui, demain et toujours, le cri de vos inquiétudes et l'élan de vos joies ! A lui la première place par son image qui vous présidera, par sa loi qui sera votre règle, par l'habitude que vous aurez d'adorer en tout sa Providence.

Que Dieu bénisse votre vie conjugale !... Qu'il fasse régner dans votre maison cette harmonie de la force et de la douceur, de l'autorité pleine de prévenances et de ménagements, et de l'obéissance acceptée avec amour ! Qu'il vous donne de vivre à deux dans une parfaite communauté de pensées et d'espérances. Ils se privent de la principale garantie de bonheur ceux qui négligent de s'assurer cette communauté par les pensées et les espérances de la Religion, lesquelles sont les plus nécessaires et les plus douces, lesquelles sont la meilleure sauvegarde des unions bien assorties.

Que Dieu bénisse votre vie conjugale !... « La maison remplie d'enfants, dit le roi David, est comme la vigne chargée de fruits, la marque de la bénédiction du ciel. Les enfants croissent autour de la table comme des plants d'olivier : ils sont la richesse du foyer domestique ; ils en sont la parure et la joie ! »

Que Dieu vous donne une table joyeuse, entourée de jeunes et brillants rejetons. Et quand ce vœu de la Religion sera exaucé, quand Dieu aura placé sur vos fronts la belle et méritoire couronne de la paternité et de la maternité, vous élèverez vos enfants comme vous-mêmes avez été élevés. Vous leur direz les vertus et les exemples qui ont veillé sur votre berceau et qui vous font cortège en ce jour de vos noces, et vous les leur transmettrez intacts, augmentés encore par votre apport personnel, par vos propres qualités et vos vertus.

Que Dieu bénisse votre vie conjugale !... Qu'il vous accorde de constituer au milieu du monde une de ces familles où la douce harmonie habite, que l'a-

mour réciproque cimente, que l'estime publique environne, et qui restent la meilleure réserve de notre société ébranlée.

Qu'il vous accorde à vous, Monsieur, la fermeté, la prudence, le sentiment profond de vos responsabilités ; et à vous, ma chère cousine, l'affection fidèle, le dévouement sans bornes, la douceur inaltérable, la science de la vie familiale si nécessaire à la femme. Qu'il vous rende heureux ensemble dans le devoir, dans le travail et dans l'honneur !

* *

Tels sont les vœux de tous ceux qui assistent à votre mariage : des prêtres et amis qui vous font en ce moment une si honorable couronne ; de vos parents qui vous couvent d'un regard si attentif et si ému.

En mon nom et au nom de tous ceux qui vous aiment, je rassemble sur mes lèvres les vœux unis de la Religion, de la famille et de l'amitié, je les dépose dans le cœur de Dieu et je lui demande de les réaliser, en vous donnant ici-bas une vie utile, heureuse et chrétienne.

VARIA

LES DIVERSES ESPÈCES DE CHRÉTIENS

Mes frères,

Un jour, un bon curé de province recevait dans son église un groupe de Parisiens en vacances, qui ne se faisaient pas précisément remarquer par une attitude bien respectueuse dans la maison de Dieu. Et comme l'un d'eux, croyant sans doute se donner de l'importance, demandait d'un air transcendant : « Avez-vous beaucoup de chrétiens dans votre paroisse ? » le bon curé un peu malicieux lui répondit en souriant : « Cela dépend, Monsieur, de ce que vous entendez par un chrétien. »

Et de fait, m. b. c. f., s'il y a fagot et fagot, comme disait un personnage de Molière, il y a aussi chrétien et chrétien.

Rien n'est plus commun que le nom,
Rien n'est plus rare que la chose.

Regardez en effet autour de vous. Il n'est pas nécessaire d'être un grand observateur pour constater qu'à côté des chrétiens véritables, sincères, pratiquants, il existe quantité de gens qui ne leur ressemblent ni de près ni de loin. Quoi de plus facile d'ailleurs que de vous les dépeindre ! Et quoi de plus facile après cela que de vous indiquer à quelle catégorie vous devez appartenir ?

I

D'abord je vous présente ceux qui ne sont chrétiens que de nom et que l'on appelle parfois, vu leurs prétentions, les *chrétiens de papier*. Ce sont ceux qui ne veulent reconnaître que trois dates seulement dans tout le cours de leur existence, au point de vue religieux : le baptême, la première communion et le mariage. Ah ! ne leur parlez pas d'autre chose ! Ils ne veulent rien savoir davantage. Que leur importent les sublimes enseignements de l'Evangile ! Que leur importent les commandements de Dieu et les commandements de l'Eglise ! Que leur importent les devoirs de leur état, au point de vue individuel comme au point de vue familial et au point de vue social !...

Du moment qu'ils peuvent exhiber en bonne et due forme et à toute réquisition un extrait de baptême, une image de première communion et un certificat de mariage religieux, ils estiment que leurs papiers sont en ordre, que leur conscience est en règle et qu'ils sont munis de tous les sacrements qu'il est possible de recevoir. Aussi, avec de si belles références, ils comptent bien sonner un jour avec assurance à la porte du Paradis. S. Pierre a beau passer pour être un peu difficile : il sera bien obligé d'ouvrir la porte à deux battants et d'introduire avec honneur et gloire dans la demeure du Père céleste tous ceux dont les passeports sont au complet.

Pauvres chrétiens de nom ! Pauvres chrétiens de papier que la mort entassera, que Dieu dédaignera, que le jugement condamnera et que l'enfer brûlera !

II

A côté des chrétiens de nom, nous avons les chrétiens d'occasion que l'on appelle aussi parfois les *chrétiens intermittents*. Ce sont ceux qui tiennent à passer pour être très larges dans les idées ; et pour en donner la preuve, ils veulent bien reconnaître qu'en plus des trois grandes cérémonies dont nous venons de parler, il est bon, il est juste, il est raisonnable d'assister à la messe, au moins à l'une des principales fêtes de l'année.

Oh ! n'allez pas leur rappeler qu'il existe un commandement de l'Eglise qui nous oblige, sous peine de péché grave, à assister régulièrement à la messe tous les dimanches ! Ils vous regarderaient avec un sourire de compassion et vous répondraient d'un petit air entendu qu'il ne faut jamais exagérer. Aussi, pour mettre les choses exactement au point, les uns daignent faire à Dieu l'honneur d'entrer à l'église le jour de Pâques ; les autres préfèrent choisir le jour de la Toussaint ou le Jour des morts ; ceux-ci ne dédaignent point la fête de Noël ; ceux-là se sentent plutôt portés pour les Rameaux ou pour le Vendredi Saint.

En tout cas, tous sont bien convaincus qu'ils donnent un grand exemple à leurs contemporains ; et leur satisfaction serait complète s'ils ne songeaient de temps en temps avec amertume que le clergé — oui, le clergé ! — ne rend pas suffisamment hommage à leur profond libéralisme !...

Pauvres chrétiens d'occasion ! Pauvres chrétiens dont la religion ne se manifeste que par intermittence ! Comme le divin Maître rougira d'eux lorsqu'ils se présenteront au tribunal suprême !

III

Enfin, grâce à Dieu, nous comptons de vrais chrétiens et j'espère que c'est à ceux-là que vous vous efforcerez de ressembler. Ce sont ceux qui confessent loyalement qu'il ne suffit pas d'une vague profession de foi et de quelques actions purement extérieures pour mériter le beau titre de « disciples de N.-S. Jésus-Christ. »

Ce sont ceux qui croient de tout leur cœur, de toute leur âme, de tout leur esprit et de toutes leurs forces aux enseignements du divin Maître.

Ce sont ceux qui reconnaissent qu'il faut vivre sa foi et la vivre entièrement, — effrontément même, selon la belle parole de Louis Veuillot.

Ce sont ceux qui obéissent à tous les commandements de Dieu et à tous les commandements de l'Eglise, sans se permettre d'accepter les uns et de rejeter les autres.

Ce sont ceux qui s'efforcent d'entretenir et de développer en eux la vie de la grâce, en faisant ap-

pel, aussi souvent que possible, à la prière et aux sacrements.

En un mot, ce sont ceux qui, ayant compris que le temps passe et que l'éternité demeure, n'hésitent pas à placer Dieu avant tout, au-dessus de tout, et ne reculent pour cela devant aucun sacrifice...

Voilà les véritables chrétiens ! Et c'est à ceux-là seulement que N.-S. Jésus-Christ dira au grand jour du jugement dernier : « Venez avec moi, les bénis de mon Père, venez prendre possession du royaume que je vous ai préparé dès le commencement du monde. *Venite, benedicti Patris mei.* »

* *

Il y a quelques années, un grand artiste agonisait à Paris. C'était Forain, l'illustre Forain, membre de l'Institut, commandeur de la Légion d'honneur et croix de guerre. Il fit demander un prêtre, car revenu depuis longtemps des erreurs et des fautes de sa jeunesse, il ne manquait plus un office dans sa paroisse. Et quand il eut reçu les derniers sacrements avec toutes les marques de la plus vive piété, il appela son fils et lui dit : « Je veux que l'on érige sur ma tombe un monument très simple ; et sur ce monument on ne gravera que ces mots : « *Forain, mort en chrétien.* »

Je vous souhaite, m. b. c .f., de mériter un jour pareille épitaphe. Cela prouvera au moins que vous avez su choisir ici-bas entre les trois catégories de chrétiens dont je viens de vous parler : les chrétiens de nom, les chrétiens d'occasion et les chrétiens sincères ; et je ne crois pas que vous aurez à vous repentir de votre choix quand vous arriverez là-haut, au tribunal de Dieu. Ainsi soit-il.

POUR PRECHER SUR L'HISTOIRE SAINTE

XLIII

ABDIAS, — JONAS, — MICHÉE

En règle générale, les prophètes n'étaient envoyés par Dieu qu'au peuple élu, et même lorsque, comme Daniel, ils exerçaient leur ministère au milieu des païens, c'était surtout en vue de maintenir la fidélité des Hébreux. Mais cela n'empêchait nullement qu'ils promulguent des arrêts divins relatifs à des nations étrangères, et même qu'une grande partie de leur mission soit consacrée à celles-ci, comme nous allons nous en rendre compte dès maintenant.

I

Le plus bref de tous les livres de l'Ancien Testament est celui du prophète Abdias. C'est du moins sous cette appellation que l'on désigne habituellement son auteur qui, en hébreu, s'appelait exactement « Obadyah » ou « serviteur de Jehovah ». La désignation primitive s'est contractée de différentes façons : Obdia, Obdias, Obadias, Obedias, jusqu'à la forme actuellement usitée. Comme ni le Voyant lui-même, ni les autres auteurs, profanes ou sacrés, qui ont vécu à son époque ne nous ont laissé aucun renseignement sur sa vie, nous ne nous arrêterons pas, à ce sujet, à des conjectures qui seraient dépourvues de tout fondement. Nous ne considérerons que l'œuvre elle-même, dont le texte est heureusement parvenu jusqu'à nous.

Cet écrit, trop réduit pour qu'on ose lui donner le nom de volume, ne comprend que 21 versets. Il ne forme qu'un seul oracle, qui est dirigé contre le pays de l'Idumée.

Il faut remonter bien haut dans le cours des siècles pour retrouver la source de la haine, tenace autant que farouche, qui animait les Iduméens contre le peuple choisi par Dieu. La Genèse en fournit l'origine lorsqu'elle raconte le différend qui s'éleva entre les deux fils du patriarche Isaac, Esaü et Jacob. Fort légèrement, mais grâce à une disposition spéciale de la Providence, l'aîné de ces deux frères avait vendu son droit d'aînesse à Jacob, qui usa de ruse pour obtenir de son père, lorsque celui-ci fut sur le point de mourir, la confirmation de son héritage. Ainsi dépouillé, quoique par sa faute, Esaü conçut une violente colère contre son frère, et cette animosité se perpétua chez ses descendants. Elle dut s'accroître, d'ailleurs, au fur et à mesure que le cours des âges démontrait plus clairement la fécondité des bénédictions d'Isaac. Tandis que les petits-fils de Jacob voyaient augmenter leur richesse et leur puissance sous la protection du Seigneur qui les avait adoptés comme ses enfants, les Iduméens, tombés dans le paganisme, ne connaissaient que l'âpre existence des tribus de pasteurs à demi-nomades, et leur jalousie se développait sans cesse. Voisins de la Terre Sainte, les rudes bergers de l'Idumée ne perdirent jamais l'occasion de nuire aux Hébreux et de se joindre à leurs ennemis, dont ils aimaient à favoriser les entreprises.

On comprend donc que la colère du Seigneur se soit enflammée contre eux ; et du reste il était bon que le Très-Haut encourageât son peuple en lui faisant espérer le châtiment de ses persécuteurs. Plusieurs prophètes, ainsi que nous l'avons déjà vu, reçurent la mission d'anathématiser ces ennemis des Juifs. Mais Abdias semble s'être consacré exclusivement à cette tâche, ou tout au moins les quelques pages que nous possédons de lui n'ont pas d'autre thème que celui-là.

La vision d'Abdias s'ouvre par une malédiction contre Edom, capitale de la contrée hostile, qui sera ruinée, tandis que son peuple sera réduit à l'impuissance et à la misère. Le prophète s'étend avec complaisance sur la force présente de cette citadelle, solidement assise sur le roc, afin de mieux souligner l'importance de la mesure que le Tout-Puissant prendra à son égard. Car le désastre qui menace les Iduméens ne sera pas dû à de simples vicissitudes humaines, comme il en survient dans l'histoire de tous les peuples. Il sera causé par la cruelle attitude des Iduméens, qui se sont unis aux autres adversaires d'Israël et les ont aidés à piller Jérusalem. Le Seigneur les frappera à leur tour, de même que leurs alliés, et tandis que les nations infidèles seront dispersées, il restaurera la gloire des douze tribus, parmi lesquelles il a voulu établir sa permanente demeure.

II

Très court également est le livre de Jonas ; mais la carrière de ce Voyant contient un certain nombre de particularités curieuses qui valent d'être signalées.

C'est lui-même qui nous en fait part dans son ouvrage, de sorte que celui-ci, au premier abord, présente l'apparence d'un écrit historique. On doit néanmoins le ranger parmi les volumes prophétiques, parce qu'il contient les oracles rendus au sujet de Ninive, parce que l'incident du poisson est un véritable symbole de l'avenir, et parce que les exhortations à la pénitence pour obtenir le salut s'y rencontrent comme dans les autres ouvrages du même genre.

Le recueil passe sous silence la prédiction faite par l'auteur au roi Jéroboam II qu'il rétablirait les limites de son royaume, prédiction qui se lit dans le IIe livre des Rois. Il ne s'attache qu'à rendre compte de la mission confiée par Dieu au prophète à l'égard des habitants de Ninive, qu'il fallait détourner de leurs péchés en leur faisant craindre les châtiments du ciel. Il est sans doute extrêmement rare que, dans l'Ancien Testament, le Seigneur ait envoyé des messagers à d'autres peuples qu'à la nation juive. Néanmoins l'exemple que nous avons sous les yeux démontre qu'il ne se désintéressait pas des âmes de bonne volonté à qui il n'avait pas été donné de connaître les préceptes de la loi mosaïque.

Né à Geth-hépher, et originaire de la tribu de Zabulon, notre prophète était le fils d'un certain Amathi. Son nom, qui signifie « colombe », semblait présager le message de paix et d'espérance qu'il serait chargé de porter dans la capitale de l'Assyrie. Mais il faut bien reconnaître que, quoique appelé par Dieu à une œuvre sainte entre toutes, Jonas se soucia fort peu, d'abord, de courir les risques qu'il pouvait redouter en allant prêcher dans une ville étrangère et païenne. Il crut assez sottement pouvoir se soustraire aux injonctions d'En-haut en prenant la fuite sur un vaisseau qui devait le conduire à Tharsis. Mais le Seigneur ne voulait pas laisser échapper le fugitif. Lorsqu'il fut en pleine mer, il suscita une tempête si violente que le bateau était sur le point de sombrer. Jonas, désigné comme responsable par le sort, reconnut que c'était sa coupable désobéissance qui attirait sur le bateau la colère du Tout-Puissant et, en avouant sa faute, il demanda à ses compagnons de le jeter à la mer s'ils voulaient être eux-mêmes délivrés. On s'empressa d'autant plus de l'exaucer que le péril était plus imminent. Mais le Seigneur, qui avait ses vues sur son prophète, envoya un poisson énorme juste à point pour l'engloutir et le rejeter sain et sauf, trois jours plus tard, sur le rivage.

Les païens de jadis, imités en cela par les rationalistes de tous les temps, ont beaucoup raillé ce prodige. Des gens qui voulaient paraître plus sérieux ont multiplié, contre ce récit, des objections dont la plus courante est qu'on ne rencontre pas, dans la Méditerranée, de squales ou de cétacés assez grands pour absorber un homme. Qu'est-ce que cela prouve? Absolument rien. Nous concédons volontiers que, dans l'ordre normal des choses humaines, un tel événement eût été impossible. Mais le miracle est précisément une modification voulue par Dieu aux règles ordinaires de la nature. Et le Créateur de toutes choses est assez puissant pour changer, quand il le juge bon, l'ordre qu'il a établi lui-même. L'aventure de Jonas nécessitait sans doute une intervention divine ; mais, celle-ci une fois admise — et de quel droit la rejeter ? — elle n'a plus rien ni d'extravagant, ni d'impossible. Ajoutons que Notre-Seigneur lui-même a indiqué que le séjour de Jonas dans le poisson annonçait la mort et la résurrection du Christ après trois jours passés dans le tombeau. L'incident devient donc une sorte de prophétie symbolique en action, dont on ne saurait contester la haute valeur.

Rendu plus zélé par son épreuve, Jonas s'empressa d'obéir au Très-Haut et se rendit chez les Ninivites, à qui il prédit que leur ville serait détruite au bout de quarante jours, à moins qu'ils ne fléchissent le courroux du ciel. Ces pauvres gens, leur roi en tête, se mirent aussitôt en devoir d'expier leurs péchés par des prières, des mortifications et des jeûnes, auxquels ils firent participer leurs animaux eux-mêmes. Dieu se laissa toucher par cette bonne volonté sincère, et il accorda le pardon qui lui était si ardemment demandé.

Mais il faut croire que Jonas était doué d'un caractère assez sombre, car il se plaignit au Seigneur de ce que ses malédictions ne s'étaient pas réalisées. Le Très-Haut eut la condescendance de lui expliquer combien la conversion des Ninivites était préférable à leur perte. Pourtant le prophète ne se tint pas pour battu : à quelque temps de là, le soleil dessécha un lierre qui lui servait pour se mettre à l'ombre; Jonas récrimina de plus belle, ce qui lui valut une nouvelle et plus rigoureuse remontrance, qu'il reproduit d'ailleurs dans son texte, avec une loyauté parfaite et une admirable simplicité.

III

A l'époque d'Isaïe, la parole de Dieu se manifesta sur Michée, né dans la petite cité de Morasthi, de la tribu de Juda et qui prophétisa principalement dans la ville de Jérusalem.

Le résumé qu'il a rédigé lui-même de ses discours, probablement vers la fin de son existence, est aussi remarquable par l'éclat de la forme que par la vigueur des idées. Le message divin s'adresse non pas seulement à l'un des deux royaumes juifs séparés, mais à l'ensemble du peuple, et les avertissements qu'il prodigue sont de la plus haute gravité. Il annonce que le Seigneur va descendre de sa céleste demeure et fouler les hauteurs de la terre. Quand il apparaîtra ainsi pour un jugement solennel, l'idolâtrie de Jérusalem, comme celle de Samarie, sera la cause de la destruction de ces villes, dont les odieuses statues seront brisées. Tandis que des armées hostiles couvriront le sol de la Terre Sainte, les autres ennemis du peuple élu se réjouiront, notamment les Philistins de Geth. Tout le mal viendra de ce que les lois données par l'Eternel ont été violées, de ce que la justice a été méconnue, de ce que les princes d'Israël ont, suivant l'expression vigoureuse du prophète, « dévoré la chair de leur peuple. »

A ces spectacles de désolation s'oppose une réconfortante promesse. Après que les rois et les faux prophètes auront été châtiés à cause de leurs crimes, la gloire de Sion sera restaurée ; la captivité ne sera que la pénible route qui doit aboutir au salut définitif. Michée prédit très nettement la venue du Rédempteur ; il va même jusqu'à préciser, dans un verset demeuré célèbre (v, 2), le lieu où se produira sa naissance : « Et toi, Bethléem Ephrata, tu es la plus petite entre les mille cités de Juda ; (mais) de toi sortira Celui qui doit dominer Israël et dont l'origine est dès le commencement, dès les jours de l'éternité. » Il est impossible de désigner plus clairement le Verbe Incarné, qui tire éternellement son origine du Père. Aussi, plusieurs siècles après, les conseillers du roi Hérode ne se trompèrent pas sur le sens de cet oracle. Lorsqu'ils furent consultés par les Mages, que l'Etoile avait amenés de l'Orient et qui s'enquéraient de la ville où venait de naître le Roi des Juifs, ils citèrent aussitôt ce passage, et l'on sait que le souverain se fia si bien à leur interprétation qu'il ne tarda guère à faire massacrer tous les jeunes enfants de Bethléem et des environs, dans le vain espoir de supprimer Celui qu'il considérait comme un dangereux compétiteur.

Mais avant que luise l'aurore du salut, il sera indispensable, ajoute le Voyant, que toutes les forces

matérielles sur quoi s'étayait la présomptueuse confiance des Hébreux, soient renversées et dispersées : les chevaux de bataille et les chars de combat, les forteresses et les bois sacrés, car Dieu se vengera, dans son indignation, de ceux qui n'ont pas voulu l'écouter.

Le Seigneur a soin d'ailleurs de justifier par avance sa conduite, en dressant contre les tribus qu'il avait adoptées un fulgurant réquisitoire. Il expose leur incroyable ingratitude. Il leur demande, en termes poignants, en quoi ses actes de bonté ont pu lui valoir un pareil abandon. Il leur rappelle ses bienfaits sans nombre, en particulier depuis la sortie d'Egypte. Et il place, en regard de tant de faveurs, la longue et honteuse série de fautes que sa justice ne lui permet plus de tolérer. La sentence suit aussitôt cette évocation écrasante : l'humiliation, la stérilité, les malheurs de toute nature pèseront sur les épaules orgueilleuses qui n'ont pas voulu se fléchir pour porter le joug du Très-Haut.

Néanmoins cette prédiction de malheurs s'achève par un hymne d'espérance. Il ne faut pas que les nations rivales se réjouissent trop vite de la chute de la race élue. Elles aussi seront frappées et « lècheront la poussière comme les serpents et les reptiles de la terre. » Mais tandis qu'elles gémiront à leur tour sous un impérissable opprobre, la miséricorde du Tout-Puissant se manifestera à l'égard de son enfant toujours chérie, quoique trop longtemps infidèle. Dieu oubliera l'iniquité et effacera les fautes de ceux à qui il a donné son héritage. Il cessera de lancer les traits de sa fureur et se laissera émouvoir de compassion, si bien qu'il jettera au fond de la mer leurs iniquités, dont il ne voudra plus tenir compte. La vision se fond alors en prière : « Seigneur, vous donnerez la vérité à Jacob, la clémence à Abraham, comme vous l'avez juré à nos pères depuis les jours les plus reculés. »

XLIV

NAHUM, — HABACUC, — SOPHONIE

Il est impossible de ne pas être frappé par la variété qui règne dans les œuvres des divers prophètes. Toutes concourent au même but et leurs idées directrices sont analogues ; mais les méthodes de présentation, la multitude des détails se modifient suivant les circonstances toujours changeantes, et cette diversité aboutit à de riches harmonies. Loin de devenir fastidieuse, la lecture de cette suite de textes produit un effet de charme indicible, en même temps qu'elle laisse dans l'esprit la conviction d'une vérité surhumaine.

I

Dans le petit village d'Elkosh, en Galilée, parut, vraisemblablement sous le règne de Manassès, le prophète Nahum. Il fut délégué par Dieu pour relever le courage des Israélites vaincus et traînés en exil, en leur prédisant la chute prochaine des Assyriens, leurs oppresseurs du moment.

« *Fardeau de Ninive* » : c'est en ces termes que débute son oracle. Et cette forte expression suffit, à elle seule, pour résumer tout ce qui va suivre. La colère du ciel est jetée sur l'orgueilleuse capitale comme une charge sous laquelle elle sera contrainte de plier.

Le prophète pose d'abord en principe que Jehovah est un Dieu jaloux, qui n'admet pas qu'on le brave et qui sait tirer sa vengeance de ceux qui ont été assez téméraires pour se comporter en ennemis à son égard. Il est patient, sans doute, et d'autant plus que sa puissance est plus grande ; mais quand il se décide à frapper, il avance dans un tourbillon de tempête et les nuages ne sont que la poussière de ses pieds. Il menace la mer, dessèche les fleuves, flétrit les splendides montagnes du Carmel et du Liban. Mais le Seigneur en même temps est bon ; il console au jour de la détresse et sait reconnaître ceux qui ont mis en lui leur espérance. Le lieu où se trament des complots contre Israël sera anéanti ; Dieu poursuivra ses adversaires, qui seront consumés comme la paille sèche, en dépit de leur nombre et de leur force.

Celui qui doit renverser Ninive, monte déjà pour assiéger cette ville ; il surveille les chemins et rassemble ses troupes ; ses guerriers sont vêtus de pourpre, leurs boucliers sont rougis de sang et leurs chars de combat étincellent au soleil. Voici maintenant l'assaut final : les portes fortifiées qui protégeaient les abords du fleuve Tigre sont rompues, les temples sont rasés au niveau du sol ; on pille l'or, l'argent, les métaux précieux, les richesses incommensurables ; les cœurs des vaincus cessent de battre, leurs genoux tremblent. Qu'est-il donc devenu ce terrible repaire où le lion se cachait avec ses petits sans que personne osât l'y rejoindre ? Les rapines sont désormais finies dans cet antre, parce que le Très-Haut a résolu d'arracher ses proies à cette nation de bêtes fauves.

Pourquoi une dévastation pareille ? Nahum a soin d'en souligner les causes surhumaines : Ninive est ainsi traitée à cause de ses iniquités innombrables, parce qu'elle a vendu les peuples et s'est vendue elle-même par ses maléfices. Elle subit le même sort qu'Alexandrie, c'est-à-dire Thèbes, que S. Jérôme a désigné sous ce nom à la suite du Targum et des interprétations rabbiniques, et qui avait encouru les châtiments des cieux à cause de son culte idolâtre pour Amon. L'Alexandrie des Gentils était une cité redoutable entre toutes : elle s'appuyait sur l'Ethiopie et sur la Lybie, l'Afrique aidait l'Egypte entière à la soutenir : elle n'en a pas moins été réduite en captivité ; ses petits enfants ont été écrasés sous des pierres ; ses nobles, chargés de fers, ont été tirés au sort comme esclaves. Il en sera de même de Ninive, dont le peuple deviendra aussi faible qu'une assemblée de femmes, et dont les remparts seront dévorés par le feu. La fière cité emploiera toutes ses ressources à organiser sa défense désespérée ; elle épuisera dans ce but les richesses longtemps accumulées par son commerce avec toutes les régions alors connues. Tout demeurera inutile, parce que les pasteurs du roi d'Assur se sont endormis dans la lâcheté ; parce que ses princes ont été ensevelis ; parce que la foule du peuple est allée se cacher en tremblant dans les montagnes et qu'il n'y a plus personne pour la rassembler. La plaie de l'empire assyrien apparaît, aux yeux de tous, comme mortelle. Tous ceux qui ont appris la nouvelle de ce désastre applaudissent de joie, car cet effondrement est leur revanche : il n'y avait pas en effet de peuplade, si mince fût-elle, sur laquelle Ninive « n'ait point passé sans fin sa méchanceté. »

II

Daniel, à la fin de son ouvrage, raconte que lorsqu'il fut, pour la seconde fois, jeté dans la fosse aux lions, pour avoir empoisonné le dragon qu'adoraient les païens, il reçut un secours inespéré du prophète

Habacuc. Celui-ci, qui se trouvait en Judée, fut saisi soudain par l'ange du Seigneur et enlevé jusqu'à Babylone afin d'apporter des vivres au captif.

S'autorisant de ce récit, quelques commentateurs ont cru pouvoir conclure que le prophète dont il est question dans le livre de Daniel était le même que celui dont nous tenons le petit recueil que nous allons analyser. Il nous est impossible de souscrire à ce sentiment, opposé d'ailleurs à celui de la plupart des exégètes. Sans doute, il a pour lui la similitude des noms et celle de la fonction prophétique. Mais cet argument, tout extérieur et fragile, est contrebattu par tant de raisons historiques et même littéraires (car le style de notre livre dénote une époque différente de celle de Daniel), que l'on ne saurait y accéder. Nous devons considérer que le Voyant Habacuc qui a écrit au moins une partie des oracles rendus par lui vivait à l'époque du roi Manassé. D'où nécessité de conclure qu'il y eut deux Habacuc, vivant à des époques différentes, l'un et l'autre prophètes, ce qui d'ailleurs ne présente rien d'impossible ni même d'invraisemblable.

Celui dont nous avons à nous occuper aujourd'hui reçut la charge d'annoncer les jugements de l'Eternel sur les coupables, soit qu'ils appartinssent au peuple hébreu, soit qu'ils fussent de la nation chaldéenne, qui devait être châtiée à son tour, après avoir servi de fléau à la justice divine contre les Juifs une fois de plus infidèles.

Son œuvre s'offre à nous sous une forme originale. Le Voyant établit un colloque entre lui-même et le Très-Haut, qu'il prend la liberté d'interpeller. Il lui demande jusques à quand il élèvera la voix vers le ciel sans être écouté, et souffrira d'injustes violences sans être secouru. Il est excédé de contempler sans cesse l'iniquité et la douleur, la rapine mêlée à l'injustice, la loi foulée aux pieds, les jugements rendus au gré des passions ; tout cela l'indigne au point qu'il en appelle à l'Eternel.

Celui-ci n'hésite pas à répondre à une telle mise en demeure. Il prévient son messager que l'on va voir, très prochainement, des événements extraordinaires. Sa puissance sans bornes va susciter une nation cruelle et impétueuse, celle des Chaldéens, pour s'emparer des contrées étrangères. Cette race effroyable et farouche ne cherchera pas à légitimer ses conquêtes par d'autres droits que celui de sa force. Elle possède, en effet, une armée sans rivale : ses chevaux sont agiles comme des léopards, et ses cavaliers rapides comme des aigles. Ils fondront tous sur le butin, rassembleront les captifs ainsi qu'un tas de sable, triompheront des rois et des citadelles.

Cependant cette vision, — qui, comme toutes les autres prédictions des prophètes, devait se réaliser à la lettre, — laisse une large part à la consolation. Un moment viendra où l'esprit des Chaldéens changera, où leur pouvoir décroîtra d'abord, pour disparaître ensuite totalement, car le Seigneur ne veut pas la mort du peuple saint qu'il a établi lui-même. Il tient sans doute à corriger les Juifs de leurs fautes continuelles, à les enlever comme on fait des poissons dans un filet, afin de leur faire sentir son autorité; mais il saura les sauvegarder, à la fin, contre la rigueur de leurs ennemis.

Quand ce temps approchera, le prophète se tiendra sur le rempart, pour être prêt à entendre les paroles de Dieu. Son espoir n'est pas déçu, car voici que le Seigneur édicte en effet sa sentence au sujet de la Chaldée. Il affirme que d'autres hommes surgiront pour mordre et déchirer cet empire qui a dépouillé des nations nombreuses. « Malheur à celui qui bâtit une ville dans le sang, qui fonde une forteresse dans l'iniquité ! » Le Seigneur des armées se chargera de rétablir l'équilibre rompu ; pour ce fait, l'univers entier lui criera sa reconnaissance ; il le proclamera comme le Maître qui réside dans le temple saint et devant qui toute la terre doit se prosterner en silence.

Jusqu'à présent, le texte d'Habacuc est écrit en prose, mais dans une prose extrêmement lyrique. De plus en plus emporté par son enthousiasme, le Voyant passe maintenant à la poésie et il compose, en vers admirables, sa célèbre « Prière pour les ignorances. » La parole du Seigneur l'a saisi de crainte et il demande au Tout-Puissant de ne pas s'irriter au point de dépouiller toute miséricorde. Il chante la gloire et l'éclat de Dieu, dont la splendeur couvre le ciel et devant qui marche la mort. Les tentes de l'Ethiopie, les pavillons de Madian ont frémi à ce seul aspect ; l'abîme a fait retentir sa voix suppliante, le soleil s'est arrêté devant la colère du Souverain qui, d'un geste, disperse les armées et creuse son chemin au milieu de la mer. Mais le juste ne se laissera point troubler ; au contraire, il tressaillera dans l'allégresse, puisque le Seigneur est sa force et que le Dieu vainqueur le ramènera dans ses montagnes pour y chanter ses louanges sans fin.

III

La race royale d'Israël avait, dès l'origine de son illustration, fourni un prophète en la personne de David. Elle devait, bien plus tard, en donner un autre, qui s'appela Sophonie. C'est du moins ce qu'il est permis de conclure des premières lignes écrites par cet auteur qui s'intitule « fils de Chusi, fils de Godolias, fils d'Amarias, fils d'Ezéchias. » D'après l'ensemble des interprètes, l'aïeul cité en dernier lieu ne serait autre que le roi Ezéchias, dont nous avons eu déjà l'occasion d'esquisser l'histoire. S. Cyrille, après S. Jérôme, affirme d'ailleurs que Sophonie était « né d'une race illustre », et le Voyant précise lui-même la période où il exerça son ministère, lorsqu'il dit que la parole du Seigneur lui fut adressée « aux jours de Josias, fils d'Amon, roi de Juda. »

Quoique son œuvre soit beaucoup plus brève que celle de Jérémie, on a souvent remarqué le parallélisme qui existe entre ces deux écrivains. Il serait, certes, exagéré de prétendre que le travail de Sophonie n'est qu'un abrégé de celui du poète des *Lamentations ;* mais on est bien forcé de convenir que les mêmes doctrines essentielles, les mêmes théories dominantes, se rencontrent chez l'un et chez l'autre de ces envoyés célestes, malgré des différences très nettes de composition et de style.

Sophonie prévient les nations, et spécialement le royaume de Juda auquel il appartenait, des jugements redoutables que s'apprête à rendre le Seigneur : « Je détruirai tout sur la surface de la terre. » Les adorateurs de Baal et de Melchom sont spécialement visés ; mais Jehovah visitera tous les princes pour les châtier, et le peuple vulgaire n'échappera pas plus que les riches à ses sanctions. Le grand jour du Seigneur n'est pas éloigné, et les plus vaillants seront accablés de misère en ce moment de colère, de calamités et d'angoisses, où les trompettes des cieux retentiront parmi les ténèbres de la tempête. Les hommes iront, éperdus, comme des aveugles, parce qu'ils ont péché contre Dieu ; leur sang sera répandu comme une vile poussière ; ni leur or ni leur argent ne leur seront d'aucun secours lors-